



À VIF



B. LEVY/SF

Monique Atlan & Roger-Pol Droit

« Réapprenons à parler l'humain ! »

LES AUTEURS

Monique Atlan, journaliste et essayiste, et Roger-Pol Droit, philosophe et éditorialiste, ont cosigné plusieurs ouvrages dont *L'Espoir a-t-il un avenir ?* (Flammarion, 2016) et *Le Sens des limites* (Éd. de l'Observatoire, 2021). Leur dernier opus, *Quand la parole détruit* (Éd. de l'Observatoire, 320 p., 22 €), s'inscrit dans les pas du précédent. Ils plaident pour que soient repensées les bornes au sein desquelles doit s'inscrire la parole pour rester humaine.

L'ENJEU

L'emballlement des échanges, notamment dans le monde numérique, s'accompagne selon les auteurs d'une forme de dévaluation de la parole à l'heure même où elle envahit et sature nos vies. Ils en dissèquent le versant toxique et nous amènent à prendre la mesure des enjeux éthiques, sociaux et politiques entourant nos propos.



Dans votre livre, vous faites le constat que la parole est désormais omniprésente, instantanée et désincarnée. Avec quelles conséquences ?

Nous sommes immergés dans une parole torrentielle qui passe de radios en écrans, de smartphones en réseaux. Elle semble ne plus appartenir à personne. La parole était rare, elle est devenue surabondante. Avec la mutation numérique, les machines, pour la première fois dans l'histoire, nous parlent et nous leur répondons. Elles se sont installées dans nos vies et les transforment. Tous les propos se mêlent, les uns tombant aussitôt dans l'oubli, les autres se viralisant à l'infini... sans que plus personne ne les assume réellement. Des bribes de phrase sont relayées ou « likées » machinalement. Comme si, saturés de mots, nous avions perdu le sens de la parole. Elle prolifère et, dans le même temps, se défait. La quantité explose, la qualité implose. Trop de paroles amenuisent, détériorent la parole.

On parle mais on ne se parle pas...

Dans une société individualiste à l'extrême, chacun désormais entend exister intensément, s'exprimer sur tout, tout le temps. Chacun, ivre de sa propre parole, se veut expert en tout et juge de tout. Pour agréger un maximum de followers, tout est permis, y compris dénigrer l'autre. En outre, cette parole toxique se déploie sur fond de haine décomplexée. Auparavant, la haine n'était pas assumée. Canalisée par les règles de la politesse, elle était honteuse, elle circulait sournoisement. Ce verrou a sauté. La haine s'exhibe au grand jour, fière d'elle-même. L'équilibre est rompu entre la face claire et la face sombre de la parole humaine. C'est pourquoi nous lançons cette alerte.





Vous dénoncez la banalisation des paroles toxiques. Comment les distinguer de la rudesse des débats qui, elle, peut se révéler féconde ?

La grande différence, c'est que la parole toxique vise ceux qu'elle attaque pour ce qu'ils sont, non pour ce qu'ils disent. Elle s'exerce *ad hominem*. Le dénigrement, la dérision et l'agression personnelle se substituent aux échanges d'arguments, même pugnaces. Internet n'a pas créé cette parole négative, mais l'interconnexion permanente – et anonyme – lui donne une ampleur inédite. On le voit avec le harcèlement en ligne et même l'émergence de sortes de tribunaux populaires instantanés. Ces attaques empêchent tout débat d'idées. Car il faut être deux pour dialoguer, or l'autre se retrouve annulé. On ne fait plus que monologuer, seul ou avec ceux qui pensent comme vous.

Plus la parole se dilue, plus chacun se « déleste » de sa responsabilité, dites-vous. Qu'entendez-vous par là ?

Alors que la frontière entre le réel et le virtuel s'estompe, il semblerait qu'émerge la tentation inédite, pur fantasme, de se défaire, de se délester, de s'alléger toujours plus des contraintes qu'impose la réalité : se délester du corps, qui est menacé d'usure, en rêvant d'avatars, donc se délester aussi de la présence physique des autres, en privilégiant le virtuel, finalement se délester du collectif, et même de sa propre responsabilité, notamment de citoyen inclus dans la société.

Sans face-à-face charnel, pris dans un flux de paroles irréfléchi, on finit par croire que ce que l'on dit est sans

conséquences. À tort ! Car la parole est la première condition de notre humanité. Elle a toujours des effets, positifs ou négatifs. Dire, c'est faire, c'est agir. Ne plus endosser les conséquences de nos propres paroles revient à mettre l'humanité en péril.

Vous plaidez pour une nouvelle éthique de la parole. Quelle forme pourrait-elle prendre ?

Sur le plan collectif, réglementer est utile, mais aussi difficile. Tout laisser dire est impossible et dangereux, mais organiser une police de la parole est inconcevable et mortifère ! On doit mieux réguler les réseaux sociaux, mais légiférer ne suffira pas. Car de nombreux messages ironisent, insinuent, offensent, et peuvent donc détruire... sans tomber directement sous le coup des lois.

Il faut donc revoir avant tout nos comportements individuels. Nous emparer en permanence de la parole, est-ce utile ? Au lieu de donner compulsivement notre avis, questionnons-nous : « Ai-je vraiment quelque chose à dire ? » Notre but n'est surtout pas de faire la morale, mais d'appeler chacun à se responsabiliser. Parler n'est jamais neutre. Nos propos peuvent blesser ou guérir, détruire ou construire. L'indifférence envers la parole peut conduire à l'inhumanité et même, on l'a vu par le passé, au totalitarisme. Les « novlangues » qui formatent les consciences et empêchent de penser ne sont pas des fictions. Réapprenons à parler l'humain ! Rappelons-nous que la parole est notre seul « superpouvoir ». Pour le meilleur ou le pire. Elle est la clé de la condition humaine. Rien n'est pire que de la négliger. ♣

Recueilli par Marie Boëtou